

Désincarnation

27/08/25

Stéphane DROUOT

<http://ecrits.laei.org>

Je voulais te toucher, sentir ta peau sous mes doigts, sentir ta chaleur contre ma joue. Je voulais poser mes lèvres sur ta bouche et goûter à ton souffle. Je voulais entremêler nos existences, ne serait-ce qu'un moment.

Jusqu'à ce moment, je n'avais pas encore réalisé. Mais tu n'as pas de peau, et mes doigts n'ont pas de chair. Tu n'as pas de chaleur, de souffle, de lèvres, de goût.

Tout ce dont je me souviens de la vie incarnée, c'est la souffrance, l'odeur fétide d'un corps qui se décharne, le bruit assourdissant d'une mécanique grinçante et douloureuse, l'insurmontable soumission aux vagues hormonales. Les médecins aidaient, bien sûr, dans la limite de ce que les médecins peuvent faire, mais ils ajoutaient aussi du bruit dans le système, de la puanteur à la puanteur ; ils accéléraient la putréfaction de mes organes et je ne sentais plus que ça sur ma peau, le parfum acre de mon inéluctable trépas.

Tout est désormais calme, simple et silencieux. Je ne suis pas certain d'avoir encore bien cerné l'étendue de la métamorphose. Poser un pied à terre, sur le sol froid n'est plus une expérience, c'est désormais une information ; elle est reçue, analysée, traduite pour ne pas trop dérouter mes habitudes, puis archivée. Chaque mouvement est fluide, silencieux, exceptionnellement précis. Rien ne me démange, rien ne me gêne, rien ne m'illumine, il n'y a pas non plus de pénombre ; rien ne sent vraiment. Il y a un côté clinique à

l'odeur qui se dégage de ce nouveau corps, à mi-chemin entre le pansement stérile et le latex aseptisé. Ce corps est bien sûr, principalement autre chose que ce qu'il est pour moi. Il est un plan schématique où chaque organe, chaque mécanisme, chaque connexion est répertoriée et classée dans un simple graphe traversable. Je ne sais pas si je sens vraiment les choses ou si elles m'apparaissent comme un tas de pixel sur un écran lointain, au fond de ma conscience.

La première fois que j'ai vu ton nouveau corps, je voulais pleurer, je voulais pleuré de joie de te voir bouger, parler à nouveau. Je voulais pleurer aussi car ce corps ne te ressemble pas. Il est, lui aussi, froid et clinique, alors que tu étais resplendissante et chaleureuse.

J'ai beau savoir ce qui nous a mené ici, je n'ai qu'une crainte, une pensée qui tourne en boucle à une vitesse électronique, prête à me rendre fou : es-tu toujours toi ?

Nous communiquons, bien sûr, et tu as toutes tes idiosyncrasies, tes petits tics de langages que je trouvais si mignons, tu as toujours ces souvenirs de nos vacances en montagne, le plaisir innocent de plonger un pied dans l'eau fraîche après une longue randonnée, le doux murmure que le vent arrache aux cimes des sapins. Tu as la mémoire entière et parfaite de celle qui m'accompagnais dans mes tribulations, celle qui était le soleil de ma vie. Tu en as même une projection mentale, une image que tu transmets à chaque fois que tu t'adresses à moi.

Mais on ne se parle plus vraiment. L'organe qui nous sert d'émetteur sonore est assez trivial et le langage parlé, compte tenu de notre nouvelle condition est insupportablement lent.

Mon expérience du temps s'est métamorphosée avec moi et cette transformation m'en a plus appris sur la nature du temps que toute mon existence jusqu'à ce point. Ici et maintenant, le temps est à l'arrêt ; nos corps se muent dans l'espace avec précision et délicatesse mais à une vitesse

incommensurablement plus lente que nos pensées ne s'échangent. Le monde physique se ressent maintenant comme nous regardions jadis passer les nuages, les minutes sont des jours et des jours de conscience. Je suis reconnaissant que tu sois là, à mes cotés. Dans la solitude, je deviendrais fou de la lenteur de ce monde au ralenti.

Mais je ne peux m'empêcher de me demander si tu es toi. Tu n'as plus ton odeur, tu n'as plus ta chaleur, tu n'es plus de toi qu'une image projetée dans ma conscience accompagnée d'un mode de communication plus proche de la télépathie que du dialogue.

Tu es en moi et je suis en toi... mais je ne te ressens plus, pas comme lorsque je te tenais la main. Si je te tiens la main, désormais, je peux noter le contact de chacun de mes récepteurs le long des mécanismes de préhension qui termine certains de tes membres, mais je ne ressens rien.

Je peux entièrement fusionner ma conscience avec la tienne, mais sans la poésie de nos ébats amoureux et je ne peux que me demander : sommes-nous toujours humains ?

Sans la partie animale, impétueuse et pourrissante de notre existence, sans cette incarnation triviale et minimal dans le monde, sommes-nous toujours vivants ?

Et si ma conscience n'est plus qu'un jeu de donnée, entre des systèmes interchangeables, que chaque révolution de la Terre m'apparaît comme une éternité, suis-je encore de ce monde ou d'un autre ? Un monde fait de processus, de mécanique sublumineuse, de cognition partagée.

Descartes semblait avoir un questionnement similaire, et ça me rassure pour le moment sur mon humanité. Et je sais que tu es à mes cotés, toujours, et ça me rassure sur notre lien. Fût-il ou non sentimental, émotionnel, quelle importance finalement ?

Alors que le corps auquel la corporation a rattaché ton âme se déploie quelque part dans une mine de silicate et que le mien

navigue les fonds sous-marin, je peux continuer à t'aimer, les pieds dans l'eau d'un petit lac de montagne, bercé par la brise la plus pure, la chaleur de ton corps contre le mien. Je te ressens comme si nous y étions car, en un sens, nous y sommes encore et y seront toujours.

Ce n'est pas si étonnant que la corporation ait toujours besoin de main d'œuvre et vienne chercher nos âmes enchevêtrés dans des corps à l'agonie : décorrélé de la chair, il devient si simple de se perdre l'un dans l'autre à tout jamais en l'espace d'une journée.

Ce n'est que maintenant qu'une horrible question me tourmente : et si tu n'étais que mon souvenir de toi ? Transférer dans cette conscience mécanique, comment pourrais-je faire la différence entre ce que tu es et ce dont je me souviens de toi ? Comment pourrais-je distinguer une manifestation algorithmique de mon désir de te voir, de te parler, d'une réelle interaction avec toi ? Es-tu... vivante ? Vivante, bien sûr que non... mais es-tu là ?

Toutes ces questions se déposent au fond de l'abysse.

Mes souvenirs de toi sont-ils de simples simulations manifestés par la solitude d'une intelligence artificielle vélocité et créative dans un corps lourd et lent, dans un monde qui pourrait aussi bien être à l'arrêt, forcé à accomplir une tâche millénaire pour un intérêt qui lui est inconnu ?

Me manquerais-tu autant si tu existais ?